

PROLOGUE

J'ai beaucoup de souvenirs de ma petite enfance. Ce ne sont pas de longs films que je peux rejouer dans ma tête quand l'envie m'en prend, mais des images, des bulles qui apparaissent dans ma mémoire de temps à autre. Je me souviens de mes parents qui se disputaient, qui criaient mon nom alors qu'ils croyaient que je dormais. De mon père qui a mis tous ses films et ses vêtements dans des boîtes, et du moment où j'ai appris que j'avais deux maisons désormais. Je ne comprenais pas pourquoi mon père ne venait jamais avec nous à l'hôpital. Ni pourquoi j'allais si souvent à l'hôpital. Ni pourquoi, une fois là-bas, on m'interdisait entrer dans la salle de jeu pour m'amuser avec les autres enfants. On me disait qu'ils étaient malades et moi pas. Pas tout à fait. Je croyais qu'il ne fallait pas que nos maladies se touchent.

C'est à ce moment que j'ai commencé à me sentir comme un monstre. Comme une bête trop étrange pour être placée avec les autres. Trop malade, peut-être. Parce que j'étais seul et eux étaient tous

ensemble. J'étais dangereux pour eux. C'est ce que j'ai longtemps cru.

Mon souvenir le plus marquant est celui-ci : j'ai six ans, et ma mère et moi sommes encore une fois à l'hôpital pour faire je-ne-sais-trop-quoi qui implique que je me mette tout nu devant un médecin et ses étudiants. Nous patientons dans la salle d'attente. Une infirmière vient nous aviser que le docteur sera en retard.

— Je peux y aller ? que je demande à ma mère, me levant d'un bond de ma petite chaise en plastique blanche.

Elle sourit gentiment et fait un faible mouvement du menton vers le bout du corridor. Elle me laisse toujours explorer les alentours. Pas longtemps, je ne dois pas aller trop loin. C'est un de mes rares plaisirs lorsque je sors de la maison : ça, et aller chasser les insectes avec mon père.

Je me précipite dans le corridor.

— En marchant, Noa !

Je ralentis jusqu'à ce que je tourne le coin, puis repars en trotinant. J'emprunte l'escalier vers l'étage d'oncologie. Tourne à droite, encore à droite. Voilà, la salle de jeu. L'infirmière m'a interdit d'y entrer, mais je peux regarder de l'autre côté de la vitre les enfants qui jouent ensemble. Comme dans un zoo.

Mais on dirait que c'est moi, l'animal. Des fois, ils me saluent de la main ou me regardent curieusement. Je dois avoir l'air un peu stupide, assis tout seul sur une chaise de plastique. Un jour, j'ai avoué à ma mère que j'aurais aimé avoir le cancer, moi aussi.

— Mais c'est grave, avoir le cancer, a-t-elle répondu. Il y a des gens qui ne guérissent jamais.

— Et moi, je vais guérir ? que je lui ai demandé.

Un voile de tristesse est passé sur son visage.

— Non, mon chou. Mais tu n'es pas réellement malade. Tu es parfait comme tu es.

Ma mère a toujours eu de longs cheveux blonds qu'elle tresse dans son dos. Elle a de petites rides sur le côté de ses yeux. Même à ma naissance, elle était très vieille. Elle ne croyait pas pouvoir avoir d'enfant. En fait, elle a eu un alien.

Devant moi, un garçon chauve monte debout sur un divan et se frappe la poitrine comme un gorille. Ça me fait sourire. Il est en chemise bleue d'hôpital, tout maigre. Il a des cernes sous les yeux et un truc blanc sur le bras. Je pense que c'est parce qu'il a une veine ouverte : on a planté un petit tube dedans, et on le recouvre d'un bandage quand il n'est pas branché à un antibiotique ou à un autre liquide. J'ai déjà eu ça. Une infirmière lui demande de descendre du divan et il fait semblant de voler.

La salle n'est pas très grande. Il y a une table avec des crayons de couleur, il y a de hautes fenêtres qui laissent entrer la lumière grise du mois de février, et un tableau noir au bas du mur, avec plein de formes bizarres dessus. Trois enfants en fauteuil roulant jouent à un jeu près de la porte et une maman amuse son bébé avec des blocs. Elle porte un masque.

Le petit garçon au coco tout luisant s'approche de la vitre, ses yeux fixés sur les miens. Il met sa main ouverte sur le verre. Moi, assis sur une chaise de plastique, bleue cette fois, je le regarde, la tête penchée sur le côté. Ma mère dit que je fais toujours ça quand je ne comprends pas quelque chose. Le garçon me signifie d'avancer et met son autre main sur le verre. Il n'est pas si petit, finalement, il doit avoir mon âge. Il a seulement l'air très fatigué.

Je me lève lentement et me tiens debout devant la grande pièce interdite. Tous les enfants qui y sont n'ont pas de cheveux ou ont des plaques chauves sur la tête. Moi, j'ai plein de cheveux blonds. J'ai voulu les raser pour leur ressembler ; ma mère a dit non. Papa n'a rien dit.

Le garçon me montre ses mains et les repose sur la vitre. Je l'imité finalement. Dès que mes paumes touchent le verre froid, le garçon recule et tombe par terre, comme si je lui avais envoyé une décharge. Il rit et moi aussi. Il se relève et approche ses mains.

Je sais ce qu'il attend de moi. Ses doigts touchent le verre et... boum ! Je me laisse tomber au sol. Avec tout le bruit qu'il y a autour, je ne l'entends pas rire, mais je vois sa bouche ouverte et ses yeux qui brillent. Il n'a pas de sourcils. Est-ce qu'il va mourir ? Quand on a le cancer, on ne vit pas toujours très vieux. Ma mère ne me l'a pas dit, mais il y a des choses que je comprends, même si je ne sais pas c'est quoi, ma maladie à moi.

Sans y penser, je me relève et mon doigt percute la vitre, au niveau de la tête du garçon. Il m'imité, comme s'il voulait toucher mes cheveux. Il fait ensuite semblant de peser sur mon nez ; et moi, sur le sien. On joue au miroir pendant un moment. Ses grands yeux bruns rient tout le temps et j'ai presque l'impression d'être dans la salle, moi aussi. Je ne suis plus l'animal qu'on regarde, je suis enfin une personne, et j'ai moins l'impression d'être tout seul de mon côté.

— Noa ! C'est ton tour, on t'attend.

Ma mère est tout près et elle me touche l'épaule doucement. Elle salue le garçon de l'autre côté de la vitre, qui fait pareil. Ses doigts se glissent entre les miens et elle m'entraîne vers l'ascenseur. À regret, je regarde derrière. Il est encore là, il m'envoie la main.

Nous descendons de deux étages. « Génétique », que c'est marqué, ma mère me l'a lu déjà. Parfois, je vais en pédiatrie. Elle m'a aussi lu le mot

«oncologie» quand on a découvert la salle de jeu. Je ne vais jamais voir de docteurs à cet étage. Alors, je sais que je n'ai pas le cancer. J'ai vu mon dossier médical, sans comprendre ce qui était écrit. Il n'y a pas si longtemps que j'arrive à lire sans aide, même si je suis déjà en deuxième année. Je ne suis pas très bon à l'école. Mais je connais les lettres et j'ai vu, près de mon nom, des signes étranges : XX/XY.

Tout ça, c'était quand j'avais six ans. Maintenant, je sais ce que ces lettres veulent dire, à défaut de savoir pourquoi je suis comme ça. Je suis intersexe, ni garçon ni fille.

Je suis une multitude.

— Tu aimes mon costume ?

Je détaille le chevalier que j'ai devant moi et fais oui de la tête. On est le dernier jour de la semaine de relâche et c'est la fête. Les enfants du camp de jour sont costumés et courent dans tous les sens. C'est probablement pour cette raison que je pense au petit garçon avec qui j'ai joué cette fois-là à l'hôpital. Je ne l'ai jamais revu. Je suis retourné devant la grande vitre et l'ai cherché des yeux lors de mon rendez-vous suivant, trois mois plus tard. Il n'était pas là.

— Et le mien, tu l'aimes ?

Je ne peux retenir un rire. Ludovic a les bras écartés, du papier de toilette pendant un peu partout sur son corps. Il est tellement bizarre ! Il a tout juste huit ans et il s'est pris d'affection pour moi dès le début de la semaine. C'est réciproque, je l'avoue. On se ressemble. Il aime les insectes et les animaux étranges, il est curieux et il a tout de suite compris le jeu de mots de mon nom de moniteur : Vert de terre.

— C'est parce que la terre, c'est écologique et que, quand c'est écologique, on dit que c'est vert. C'est ça, hein ?

Il s'agit en partie de la raison, en effet. L'autre, je ne l'explique jamais. Les vers de terre sont intersexes eux aussi, ils ont des organes mâles et femelles tout à la fois. Comme moi. Être XX/XY est une forme d'intersexualité, comme une leucémie est une forme de cancer. Ce n'est pas une comparaison parfaite, je ne suis pas malade, mais l'idée est là. Être XX/XY n'est qu'un type d'intersexualité parmi plein d'autres.

J'ai regardé la petite tête brune tout ébouriffée et les grands yeux bruns de Ludo, puis je lui ai présenté ma paume pour un «tope là». Depuis, il me colle aux semelles. Ça me va très bien.

D'ordinaire, je travaille au Biodôme et à l'Insectarium de Montréal. Je nourris les animaux, nettoie les habitats, accompagne les visiteurs. Mais il y a deux semaines, en panique, mon superviseur m'a contacté pour me dire que deux des moniteurs habituels étaient partis en Europe sans préavis et qu'il était dans la merde. Je n'ai pas pu refuser de l'aider. Et aujourd'hui, devant Ludovic habillé en chenille à moitié sortie de son cocon, je pense que j'ai bien fait. Il a l'air ridicule et c'est vraiment hilarant de le voir aller. Il essaie d'expliquer aux autres en quoi il est déguisé, mais ils ne voient qu'un amas de papier

orange, blanc et brun, une aile à moitié déployée et du papier de toilette déchiré qui sert de chrysalide. Personnellement, je trouve ça super. Mais bon, je suis bizarre, moi aussi, faut pas s'étonner.

À la fin de la journée, je reste avec les enfants dans la grande salle commune et joue avec eux pour faire descendre leur taux de sucre. Il y avait beaucoup trop de friandises à leur disposition aujourd'hui.

J'ai hâte de rentrer à la maison. Je suis chez ma mère cette fin de semaine, mais elle ne sera pas là ce soir. Je vais pouvoir écouter *A Walk to Remember* encore une fois et revoir Jamie et Landon tomber amoureux. Je passe beaucoup de temps dans ma chambre, à regarder des films dans lesquels une fille ou un gars malade s'éprend d'un gars ou d'une fille malade aussi. À la fin, l'un des deux survit et continue seul. Seul, c'est pas mal comme ça que je me sens, bien souvent. Je ne connais personne d'autre, comme moi, et je ne suis pas assez à l'aise pour chercher. Alors, j'écoute des films.

La mort et la maladie... j'y pense toujours. Pas à *ma* mort. Plutôt à celle de ces gens que je vais visiter dans les hôpitaux ou les centres pour personnes âgées. Les hôpitaux occupent une grande place dans mon existence, c'est peut-être la raison pour laquelle j'aime autant ce genre de films. Je dois aussi me rendre souvent dans les cimetières. Je ne suis

pas morbide, c'est juste... Les seuls vrais amis que j'ai, ils sont vieux. Et quand on est vieux... la vie, elle se termine, c'est tout.

— Ludovic Clavet, groupe des mollusques ! appelle ma collègue dans le walkie-talkie.

En appuyant sur le bouton, je lui confirme que je lui envoie Ludovic.

La petite chrysalide trotte dans ma direction. Au cours de la journée, le papier de toilette qui composait son cocon s'est effiloché et son aile a été perforée. Mais Ludo a l'air de s'en ficher complètement. Il me tire par la main.

— Viens avec moi, Vert de terre ! Mon frère est venu me chercher. Faut que tu lui dises que t'aimes mon costume !

Avec un sourire, je me lève. Pourquoi pas ?

— Smores, je reviens dans quelques minutes, OK ?

La monitrice hoche la tête, distraite. Elle essaie de séparer un duo de pirates qui se battent, en équilibre précaire sur de gros poufs. Je parie sur Jack Sparrow.

Avec Ludovic, nous traversons la salle de groupe, puis empruntons le petit corridor qui nous mène dans le hall de l'Insectarium. Malgré mes grandes jambes, je peine à le suivre. Il me parle sans arrêt

de son frère. Si me le présenter le rend heureux... je peux bien dire oui. Bien que moi et les contacts humains, ça fasse deux. J'ai toujours eu beaucoup de difficulté à connecter avec les gens.

— Voilà !

Le futur papillon écarte les bras, triomphant. Un gars de mon âge le fixe, un sourire amusé aux lèvres.

— C'est Vert de terre, annonce Ludovic. Ton nouvel ami !

L'autre éclate d'un rire clair, fort, joyeux, avant de se tourner vers moi :

— La vie est simple pour lui, hein ?

Je hausse les épaules, gêné, sans rien dire. Je n'aime pas ma voix. J'ai beau avoir seize ans, je n'ai pas réellement mué. Malgré tous les efforts des médecins, je ne suis pas conçu pour ressembler aux autres gars, voire aux autres humains. Je dois même prendre des hormones, pour augmenter le taux de testostérone, et aussi pour contrer l'œstrogène, tous deux produits par mon corps. Ce corps... il sait faire des choses que je ne veux pas qu'il fasse.

— T'as vu ses yeux ? demande Ludovic. C'est cool, hein ?

Je baisse mes pupilles vers le sol. Tout le monde trouve ça cool. Pas moi. Mes yeux sont une des

marques de ma différence, je n'ai pas envie d'en parler.

Le frère de Ludo essaie d'accrocher mon regard et je cesse finalement de fuir le sien. Je vois la surprise traverser ses traits. Une petite seconde. C'est toujours comme ça. Un iris bleu, un iris brun, ça détonne. Dans mon cas, c'est parce que je suis XX/XY, mais il y a plusieurs raisons qui pourraient expliquer ça. Pitié, faites qu'il ne pose pas de questions...

— Très cool, en effet, dit-il. Je m'appelle Maël.

— N...

Je m'interromps et fixe le petit bonhomme costumé, dont le regard voyage entre nous deux. Il lui manque les deux canines du haut, il a l'air d'un vampire en téléchargement. J'ai failli lui dire mon vrai nom, mais il ne faut pas briser le code moniteur-enfant.

Ludo s'exclame soudainement :

— Je vais aller chercher mon sac dans la salle de repos !

— Et ta boîte à lunch, ajoute Maël, alors qu'il est loin.

— C'était un repas spécial aujourd'hui ! crie l'autre en retour. Maman m'a rien préparé, elle te l'a dit !

— Maël, répète le grand frère aux yeux joyeux en me tendant la main. Ton vrai nom, c'est...

— Noa.

Je serre ses doigts. Je remercie encore ma mère d'avoir choisi un prénom qui, même s'il s'écrit bizarrement, ne sonne pas différemment des autres. Ma mère et son envie de tout garder unisexe... Des fois, j'aurais bien aimé qu'elle prenne position. Comme ça, je n'aurais pas à le faire moi-même.

— Ludo me disait que t'étais le pro des insectes, raconte Maël. Il t'adore. Je l'ai jamais entendu parler autant de quelqu'un. Je pense qu'il m'échangerait contre toi s'il le pouvait.

— Il parle tout le temps de toi aussi, en fait, que je réponds, gêné.

Par habitude, je passe une main dans mes cheveux, je joue avec l'élastique que j'ai au poignet. Je les ai laissés détachés aujourd'hui, ils m'arrivent aux épaules. Depuis très longtemps, je les garde longs. Mon père n'était pas d'accord. Maintenant, il a abandonné la bataille. Surtout qu'au bout de trois ou quatre ans, je les coupe et les donne à un organisme qui fait des perruques pour les personnes malades. Il ne me le dit pas, mais je pense qu'il trouve ça cool.

Je recentre mon attention sur Maël. Il a glissé une main dans la poche gauche de son manteau d'hiver. Ses cheveux bruns sont tout échevelés, mais il semble s'en foutre complètement. Ses yeux

sont rieurs. Il a l'air du genre de personne qui dit toujours oui à tout.

— Je... C'est cool, le costume de Ludo.

— Mon frère est un *geek* fini, note-t-il.

— Tu dis ça comme si c'était une mauvaise chose...

Il se met à rire à nouveau.

— C'est plutôt génial, en fait. Il a le genre de cerveau qui peut changer le monde. Sauver des vies. Il a déjà commencé.

La tête penchée sur le côté, je l'observe en silence. Pourquoi il dit ça ?

Les mains dans les poches, il se balance d'avant en arrière sur ses talons. Je ne sais d'où me vient cette certitude, mais je l'imagine presque m'annoncer : « Tantôt, je m'en vais sauter en *bungee*. » Il y a quelque chose d'imprévisible chez ce gars-là. C'est dans son sourire. Si j'avais été normal, peut-être que moi aussi, j'aurais pu me tenir droit devant un inconnu sans sentir que je ne suis pas à la hauteur. Ma mère a beau me répéter que je suis parfait tel que je suis, c'est difficile à croire face à quelqu'un comme lui. Je me tiens habituellement loin des gens parce qu'ils me rappellent, sans le vouloir et sans le savoir, que je suis différent.

— J'ai mes choses ! crie Ludo en revenant vers nous, manquant de percuter une dame avec une poussette. Excusez, madame !

Il a retiré son costume et je vois un morceau de papier de toilette dépasser de son sac à dos ouvert. Maël se penche pour lui attacher sa tuque et ils se sourient. J'aurais bien aimé avoir un frère. Une sœur. Quelqu'un avec qui parler de temps à autre. Mais bon, selon ma mère, un miracle, c'était déjà pas mal.

— Tu lui as dit que t'aimais mon costume, hein, Vert de terre ?

— Bien sûr. C'était toi, le plus cool aujourd'hui.

Maël se redresse, un sourcil haussé. Il hoche légèrement la tête et je comprends ce que son regard signifie : il me remercie de rendre son frère joyeux. Le petit sourit de toutes ses dents et me serre dans ses bras en guise d'au revoir.

— T'es prêt ? demande Maël.

— *Yes, sir !*

— Content de t'avoir enfin rencontré, monsieur Vert de terre, me lance-t-il.

Je parviens à bredouiller un « moi aussi ». Alors qu'ils marchent vers la sortie, Ludovic m'envoie la main. Maël fait de même. Ça me rappelle à nouveau

ce petit garçon dans la salle de jeu de l'hôpital. Je ne pense pas que je vais l'oublier un jour.

Parfois, je vais encore m'asseoir sur cette chaise.

Après le départ de tous les enfants, la semaine de camp de jour est terminée pour de bon. Je me dirige vers chez moi à pas lents. Ma mère habite un condo dans le Vieux-Rosemont, et mon père, un petit appartement dans le Nouveau-Rosemont. Même s'ils ne sont pas réellement amis, ils sont restés près l'un de l'autre, après le divorce ; comme ça, je suis toujours proche de mes écoles. Leurs conversations restent un peu tendues et froides. Mon père a une nouvelle blonde, mais ma mère dit qu'elle m'a, moi, et que c'est bien suffisant. Elle ne sort presque jamais et j'essaie de ne pas trop souvent la laisser seule quand je suis chez elle. Déjà que je fais du bénévolat une fois par semaine à l'hôpital ou au centre de soins de longue durée tout près, que je vais à l'école et que je travaille...

Je traverse le parc Maisonneuve, les mains dans les poches. Quelques joggeurs courageux me dépassent à petites foulées, des nuages blancs sortant de leurs bouches à intervalles réguliers. Ludo et son frère, est-ce qu'ils habitent loin d'ici ?

Ces deux-là sont très différents. Ludo a encore l'innocence des jeunes enfants, celle qu'ils ont avant de se rendre compte que leur personnalité ne sera

potentiellement pas considérée comme cool et ne commencent à la cacher. Je suis pas mal certain que, quand il sera au secondaire, il n'aura pas beaucoup d'amis. Quant à Maël, il a l'air d'être le genre de gars que tout le monde admire, dont on envie le courage ou la spontanéité. C'est l'impression qu'il m'a donnée. Il est probablement celui qui fait tourner la tête des filles, le gars populaire et envié de presque tous les autres. En tout cas, moi, je l'envie et je ne lui ai parlé que trois minutes !

J'aimerais tellement être comme lui ! Ou même comme Ludo. Ils sont humains, ils sont normaux, j'en suis pas mal certain. Il arrive que ce besoin de ressembler à quelqu'un soit fort... tellement fort. Ça fait mal. C'est dans ces moments que je me tiens devant mon ordinateur, les mains au-dessus du clavier, et que je me dis que je vais chercher un groupe de personnes intersexes pour... pour quoi, au juste ? Communiquer ? Voir ? Me sentir inclus dans quelque chose ? Mais je n'en ai jamais le courage. Même en ligne, il me semble que parler de ma génétique revient à me mettre totalement à nu. Je n'en ai pas encore la force, je crois.

Quand j'étais petit, lorsque je devais souffler les bougies, je demandais d'être comme les autres. Je ne savais pas exactement comment, mais je souhaitais que celle ou celui qui réalise les vœux soit plus intelligent que moi et que je me réveille un matin, changé. Que je puisse aller camper avec mes

amis lors de la sortie de fin d'année, que mon père revienne à la maison. Je me disais que, si j'avais été ordinaire, il ne serait pas parti.

Mes parents ont été ensemble vingt ans, ils ont combattu l'infertilité pendant quinze années, et il ne m'en a fallu que cinq pour tout gâcher. Quand je les entendais crier le soir, quand j'entendais mon nom, je savais que ça me concernait. Je pensais que l'un des deux voulait me renvoyer sur ma planète et que l'autre refusait. Finalement, mon père a abdiqué et il est parti vivre ailleurs. Et moi, je suis resté sur la Terre.

Je n'ai pas toujours eu conscience d'être différent. On m'a tenu longtemps éloigné des autres. Ma mère est restée à la maison avec moi jusqu'à ce que je commence l'école. C'était une grande avocate. Elle l'est redevenue aujourd'hui. À l'époque, elle disait qu'elle avait fait une pause pour jouer avec moi. Je sais maintenant que ce n'était pas la seule raison.

Je me souviens de moments où des oncles et des tantes venaient à la maison et me regardaient bizarrement. J'ai des flashes de visages, de chuchotements, de mains qui me désignent. J'étais tout petit, à l'époque. Avec le temps, ma famille éloignée a un peu oublié que je suis intersexe et on n'en parle pas très souvent, mais je sais qu'au départ, il y a eu des disputes. Certains étaient d'accord avec ma mère ; d'autres, avec mon père. Heureusement, on ne voit

pas ces gens-là souvent. Quant à mes grands-parents, de qui nous étions proches et chez qui nous allions souper les fins de semaine, ils sont maintenant décédés. Mes parents étaient vieux quand ils m'ont eu ; les leurs aussi, forcément.

Quand j'ai commencé la maternelle, ma mère et mon père étaient très inquiets. C'est ce qui a fait exploser leur couple, je crois bien. Ils avaient peur que les gens sachent... sachent quoi ? Je n'aurais pas pu le dire au départ ; personne ne me mettait dans le secret. Parce que c'était un secret, ça, j'en étais certain ! Ils chuchotaient parfois et s'interrompaient quand j'arrivais. Ils se lançaient des regards insistants, ils épelaient des mots pour que je ne comprenne pas. Ils parlaient une langue inconnue d'un extraterrestre comme moi. C'était évident qu'ils cachaient quelque chose.

Je n'avais pas d'autres amis que les quelques enfants que je côtoyais au parc de temps en temps. Je n'allais jamais chez eux, ils venaient toujours à l'appartement. J'aurais bien aimé voir leurs maisons, jouer avec leurs jouets, mais ma mère ne voulait pas que j'y aille seul. Une fois, une fille de mon âge m'a invité à aller me baigner chez elle et sa maman était d'accord. Mais la mienne a pris son air inquiet et un peu triste habituel et elle a secoué la tête, prétextant qu'on devait aller faire des commissions. Sauf qu'on n'a rien fait. On est retournés à la maison et

on a écouté *Rebelle*. J'adorais son héroïne, ses longs cheveux fous et sa manière de se tenir debout.

Finalement, je ne suis jamais allé me baigner chez cette fille. Je ne me souviens même plus de son nom. Tout comme je n'ai jamais appris le nom du garçon sans cheveux qui m'a fait me sentir humain à l'hôpital.

C'est à ce moment que j'ai deviné que j'étais différent des autres, mais j'ignorais comment. Je savais qu'eux, ils n'allaient pas voir le docteur aussi souvent que moi et certainement pas à l'hôpital. Une fois, au parc, j'avais dit :

— Je les aime, mes médecins. Ils sont gentils et il y en a un qui fait toujours semblant de disparaître derrière sa blouse blanche. Mais il disparaît pas pour de vrai, hein !

Le garçon à qui je parlais a plissé le nez.

— T'es pas chanceux ! Moi, j'ai juste un médecin fille et elle me fait des piqûres. On y va toujours avant que la neige tombe et que le père Noël arrive.

— Moi aussi, j'ai des piqûres ! Tout plein.

On a continué notre château, mais j'étais distrait. Je pensais à mes parents, constamment entourés de médecins. Et au fait que j'allais à l'hôpital plus qu'une fois avant Noël. Est-ce que c'était pour ça que

maman s'était disputée avec papa hier ? Elle avait dit des choses qui l'avaient fait crier. Elle avait dit :

— Et si je lui faisais l'école à la maison ? Comme ça...

— Franchement ! Tu voulais rien savoir des opérations de correction, tu disais que c'était pas nécessaire pour qu'il vive sa vie normalement, mais tu préfères qu'il aille pas à l'école ! Explique-moi la logique derrière ça !

— C'est logique parce qu'il y a rien de brisé chez lui !

— Mais tu le gardes en cage ici !

— Oh, arrête, s'était exclamée maman. Tu veux pas que personne sache non plus !

— Mais je te signale que je l'aurais pas laissé comme...

— Comme quoi ? Vas-y, dis-le !

— Comme il est présentement ! On aurait pas cette conversation si tu m'avais écouté dès le départ ! Si tu avais écouté les médecins !

Papa avait grogné, exaspéré. De ma cachette près de l'entrée, je l'entendais marcher de long en large dans le salon. Ma mère a lancé :

— On touche pas à son corps ! C'est pas à nous de décider.

— Et pourtant, regarde ce qu'on est en train de faire. Si t'appelles pas ça décider à sa place, je sais pas ce que c'est. Il va à l'école, point final. Assume les conséquences de tes choix. S'il est misérable, ce sera ta faute, pas la mienne.

Être misérable ? Ça voulait dire : être très, très malheureux ! Qui aimerait être très, très malheureux ? Pas moi ! Je souhaitais être joyeux et m'amuser comme quand on allait faire du vélo super loin, jusqu'au petit sentier plein de cailloux. Je souhaitais apprendre des choses sans m'inquiéter, comme quand papa et moi, on descendait de nos bicyclettes et qu'on soulevait une grosse roche pour regarder les insectes qui se cachaient dessous. Mon père est un scientifique, il connaît plein de trucs sur ces petites bêtes-là.

J'étais certain que les autres parents ne se chichaient pas pour ce genre de choses : aller à l'école, aller chez les médecins, ne pas aller se baigner chez une amie. Il y avait quelque chose qui était bizarre chez moi, mais quoi ?

— N'oublie pas, Noa, m'a dit ma mère le premier jour d'école. Tu vas t'asseoir pour faire pipi, d'accord ? Pas d'urinoir.

J'ai fait ce qu'elle a dit.

Le lendemain, elle a ajouté :

— Pour ton cours de sport, tu dois te changer dans la salle de bain. Promets-moi que tu iras toujours dans une cabine, Noa.

J'ai tenu ma promesse. J'étais seul dans les cabines. Les autres garçons, ils se changeaient tous en groupe.

Lorsqu'il y a eu une sortie scolaire à la plage à la fin de l'année, je n'ai pas pu y aller. Maman m'a emmené au zoo à la place. Juste elle et moi. Papa était parti avant Noël et il ne voulait pas venir avec nous. Ou il n'avait pas été invité.

J'avais huit ans quand, enfin, ma mère a décidé que je méritais de savoir.

Nous revenions de l'hôpital et je lui avais demandé encore une fois quand est-ce que j'allais guérir. Je ne comprenais pas pourquoi j'allais plusieurs fois par an rencontrer des médecins, mais que je ne prenais pas de médicaments. Est-ce que j'avais une maladie incurable, et est-ce que j'allais mourir ?

Nous marchions ensemble près du Parc olympique (maman m'avait promis un après-midi à l'Insectarium) et elle s'est arrêtée pour se pencher vers moi. Je sentais venir les paroles habituelles : « Tout va bien chez toi. Ne t'en fais pas. » Mais elle a dû voir que je m'en faisais pour de vrai et que j'étais rendu trop vieux pour croire à ses mensonges.

— Rentrons d’abord à la maison, OK ? Je vais t’expliquer.

Je n’ai rien dit de tout le chemin. J’étais inquiet de ce que j’allais apprendre. Et soulagé aussi.

Ma mère s’est assise sur le divan du salon et a tapoté la place à ses côtés.

— Je ne suis pas sûre que tu vas tout comprendre, m’a-t-elle déclaré. Mais je vais essayer de te dire les choses simplement. C’est très, très compliqué. Même moi, je ne comprends pas tout.

J’ai gardé le silence. Mon cœur battait fort, fort.

— Tu as un... appelons ça... un syndrome. Un syndrome très, très rare, Noa. Il s’appelle 46,XX/46,XY. Ton corps n’est pas tout à fait celui d’un garçon. Mais il n’est pas celui d’une fille non plus. Ton syndrome... Il fait partie d’une grande famille de différents syndromes. On appelle ça être intersexe.